

COLLECTION "LU POUR VOUS"
n°54 - février 2026

La condition terrestre

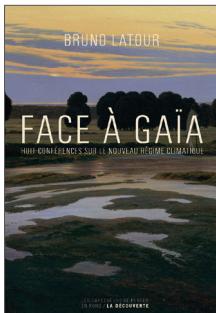
**Crise écologique
et crise de la modernité**

Synthèse du livre
Face à Gaïa de Bruno Latour

le **Do**Tank

en partenariat avec  **Nexia**
S&A

Synthèse rédigée par **Raphaël GIALDINI**,
ENS Paris-Saclay, à partir de :



Bruno Latour – *Face à Gaïa. Huit conférences sur le nouveau régime climatique* – Éditions La Découverte – 2015

Bruno Latour (1947-2022), sociologue et philosophe, professeur associé au médialab de Sciences Po, a notamment publié *Face à Gaïa. Huit conférences sur le Nouveau Régime Climatique* (2015), *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique* (2017) et *Où suis-je ? Leçons du confinement à l'usage des terrestres* (2021).

La collection "Lu pour vous"

La collection "Lu pour vous" propose des synthèses de travaux académiques qui font référence sur des questions liées à la Responsabilité Sociale, Sociétale et environnementale des Entreprises (RSE).

Chaque thématique a vocation à être abordée par des auteurs ayant des opinions contrastées.

Ces notes de synthèse ne présentent pas un avis du DoTank et n'engagent pas sa responsabilité quant aux points de vue exprimés : elles n'ont d'autre ambition que de mettre à la disposition du lecteur des ressources pour sa réflexion et de lui donner envie d'aller plus loin dans la découverte des ouvrages et de leurs auteurs.

La condition terrestre

Crise écologique et crise de la modernité

Avant-propos

Avec la crise climatique, nous ne parvenons plus à faire sens de ce qui nous arrive, quelque chose cloche. Nos catégories de pensées, héritées de la modernité, semblent en particulier mal calibrées pour rendre compte de nos nouvelles relations à l'espace et au milieu naturel. Avec *Face à Gaïa. Huit conférences sur le nouveau régime climatique*, Bruno Latour part de ce constat pour nous fournir des outils conceptuels neufs, à même de nous permettre de décrire enfin adéquatement notre mode d'inscription dans le monde.

Penser notre situation contemporaine suppose en effet que nous cessions de nous concevoir soit comme les citoyens abstraits du globe (globalisme), soit comme des nationaux attachés une autorité souveraine (localisme), pour nous envisager enfin comme des êtres dont la subsistance dépend de multiples liens d'attachements, ce que Latour appelle la « condition terrestre ». Loin d'être abstraite, cette notion permet de renouveler en profondeur la RSE. Penser de manière terrestre, ce n'est pas adopter une posture morale ou environnementale abstraite ; c'est reconnaître explicitement les attachements matériels qui rendent une activité possible. Pour une entreprise, cela signifie rendre visibles les sols, les écosystèmes, les infrastructures, les chaînes logistiques, les régimes climatiques et les territoires humains dont dépend sa création de valeur.

De ce point de vue, la responsabilité ne se mesure plus uniquement en termes de conformité ou de performance extra-financière, mais en termes de capacité à prendre soin des conditions terrestres de son existence.

Introduction

Crise écologique et crise de la modernité

Dans *Face à Gaïa*, Bruno Latour ne cherche pas simplement à analyser la crise écologique contemporaine ; il soutient que le dérèglement climatique constitue un **événement de pensée** comparable, par son ampleur, aux grandes ruptures cosmologiques de l'histoire occidentale. La crise climatique oblige en effet à reconfigurer les catégories fondamentales à partir desquelles nous pensons la Terre, l'action, la politique, la science et la coexistence humaine. Ce qui est en jeu n'est donc pas seulement la protection de l'environnement, mais la possibilité même de continuer à habiter un monde commun.

L'auteur part d'un constat déroutant : jamais les sociétés humaines n'ont disposé d'un savoir scientifique aussi précis, convergent et robuste sur l'état de la planète, et jamais elles n'ont semblé aussi incapables d'en tirer des conséquences politiques à la hauteur des enjeux. Cette paralysie n'est pas, selon lui, le résultat d'un simple déficit moral, d'un manque de volonté ou d'un complot de l'ignorance. Elle révèle une inadéquation profonde entre nos cadres de pensée hérités de la modernité et la réalité à laquelle nous sommes désormais confrontés. Nous savons, mais nous ne savons pas comment agir, parce que nous ne savons plus comment décrire correctement ce à quoi nous faisons face.

1.

La crise écologique comme révolution cosmologique

Lorsque Latour parle de « révolution cosmologique », il ne s'agit ni d'une métaphore rhétorique ni d'un simple changement de paradigme scientifique. Il s'agit d'un bouleversement analogue, par sa portée, à la révolution copernicienne ou à l'invention de la modernité politique. Une cosmologie, au sens fort, désigne en effet la manière dont une société se représente la structure du monde, la place des humains en son sein, et les conditions de possibilité de l'action. Or, la crise climatique met fin à la cosmologie moderne sans que nous disposions encore de ses catégories de remplacement.

La cosmologie moderne reposait en particulier sur une dissociation fondamentale entre un monde naturel stable, obéissant à des lois universelles, et un monde humain, historique, conflictuel, politique. Cette séparation permettait de penser l'action comme un projet déployé sur un fond neutre : la Terre était le théâtre, les humains les acteurs. La révolution industrielle, l'expansion territoriale et la mondialisation se sont inscrites dans cette représentation d'un monde extensible, disponible, indifférent aux conséquences des actions humaines.

La crise écologique contemporaine marque l'effondrement de cette cosmologie. Le dérèglement climatique révèle que le « décor » réagit, rétroagit et conditionne désormais directement l'action. La Terre cesse d'être un espace abstrait pour devenir une puissance active. Cette transformation est donc cosmologique parce qu'elle touche à la structure même du monde commun et à l'image que nous nous en faisons : il n'y a plus d'extérieur, plus de « nature » au sens moderne, plus de sol stable sur lequel appuyer la politique. La question n'est plus « que faire dans le monde ? », mais « dans quel monde sommes-nous en train d'agir ? ».

C'est pour nommer cette transformation radicale que Latour mobilise la notion de **Gaïa**. Il insiste d'emblée sur un point essentiel : Gaïa n'est ni un mythe néo-païen, ni une entité spirituelle, ni une vision holiste rassurante

de la planète comme organisme harmonieux. Reprenant et réinterprétant les travaux de James Lovelock, Latour décrit Gaïa comme un **système de rétroactions complexes**, instable, contingent, composé d'une multiplicité de processus bio-géo-chimiques qui rendent certaines formes de vie possibles — sans aucune intention, finalité ou bienveillance. Gaïa n'est pas une Mère nourricière, mais une puissance indifférente, capable aussi bien de soutenir la vie humaine que de la rendre impossible.

Penser « face à Gaïa », c'est donc accepter une rupture décisive avec la cosmologie moderne. Là où la modernité opposait un sujet humain actif à une nature objective et passive, Gaïa impose une situation dans laquelle les humains sont pris dans les processus terrestres qu'ils ont contribué à transformer. La Terre n'est ni un objet que l'on observe, ni un système que l'on contrôle, mais une **condition dynamique d'habitabilité** avec laquelle il faut composer.

2.

Gaïa antimoderne

Le deuxième grand axe de l'ouvrage consiste à montrer que Gaïa est fondamentalement **anti-moderne**, non pas au sens réactionnaire, mais au sens où elle détruit les grandes oppositions structurantes de la pensée moderne. La distinction entre nature et société devient inopérante, car les phénomènes climatiques sont à la fois physiques, biologiques, économiques, politiques et techniques. La distinction entre local et global s'effondre également : le climat est partout et nulle part, fait d'interactions entre des phénomènes situés et des dynamiques planétaires. Même l'opposition entre science et politique se brouille, puisque les faits climatiques sont immédiatement chargés d'enjeux normatifs et conflictuels.

Latour insiste ici sur un point crucial : la crise climatique n'est pas une crise de la science, mais une crise de la **représentation politique**. Les sciences du climat produisent des connaissances solides, mais ces connaissances ne suffisent pas à fonder une action collective, car elles ne s'inscrivent dans aucun cadre politique capable d'intégrer les non-humains comme acteurs à part entière. La modernité avait délégué la nature aux scientifiques et la politique aux humains ; Gaïa rend cette délégation impossible. Les océans, l'atmosphère, les sols, les espèces vivantes deviennent des puissances qui contraignent directement l'action politique.

C'est pourquoi Latour critique l'usage classique de la **Nature** comme fondement universel de l'action collective. Dans la modernité, la Nature était invoquée comme une instance neutre et indiscutable : « la science dit que ». Or, face à Gaïa, cette stratégie échoue. Les faits scientifiques ne sont plus perçus comme des révélations transcendantes, mais comme des propositions situées, produites par des collectifs d'experts, d'instruments et de modèles. Cette situation ne relativise pas la science ; elle la politise au sens fort, en montrant que la connaissance est inséparable des conditions de son usage collectif.

Un concept décisif émerge alors : celui de **zones critiques**. Latour insiste sur le fait que la Terre de Gaïa n'est pas une sphère homogène, mais un ensemble de couches fines, fragiles, localisées — sols, atmosphère, nappes phréatiques, océans — où se jouent les conditions concrètes de l'existence. La politique écologique ne peut donc plus s'organiser autour d'abstractions globales comme « la planète » ou « l'humanité », mais doit se reconfigurer autour de territoires concrets, habités, disputés, vulnérables.

3.

Les Terrestres : une nouvelle figure politique

C'est pour répondre à cette crise cosmologique que Latour introduit la notion centrale de **Terrestres**. Ce concept ne désigne ni une identité morale ni une nouvelle catégorie sociologique, mais une **position politique et existentielle**. Les Terrestres sont ceux qui reconnaissent explicitement leur dépendance à des conditions matérielles spécifiques d'existence, et qui acceptent de penser l'action à partir de cette dépendance.

La notion de Terrestres permet à Latour de se défaire de deux figures politiques devenues insuffisantes. D'un côté, celle de l'Humanité abstraite, héritée de la modernité et des discours globalisants, qui suppose un sujet universel homogène, capable de parler au nom de la planète entière. De l'autre, celle du citoyen national, inscrit dans un territoire souverain défini par des frontières juridiques et administratives. Aucune de ces figures ne permet de penser efficacement la crise climatique.

Les Terrestres ne sont pas définis par leur appartenance à un État ou à une espèce, mais par leurs **attachements**. Être Terrestre, c'est être lié à un sol, à un climat, à des cycles hydriques, à des infrastructures techniques, à des écosystèmes, à des modes de subsistance. Ces attachements ne sont pas symboliques : ils sont matériels, mesurables, conflictuels. Ils définissent ce qui rend une existence possible ici plutôt que là.

Cette redéfinition du sujet politique entraîne un déplacement radical de la notion de territoire. Le territoire moderne était un espace homogène, abstrait, mesurable, gouvernable depuis le centre. Le territoire des Terrestres est hétérogène, fragile, stratifié, composé de zones critiques. Il ne se définit plus par des frontières fixes, mais par des réseaux de dépendances écologiques, techniques et économiques. Un bassin versant, une nappe phréatique, une chaîne logistique ou un régime climatique deviennent des objets politiques à part entière.

Ainsi, Latour propose une politique qui ne part plus de l'État, de la nation ou du marché, mais des conditions concrètes d'habitabilité. Les Terrestres ne défendent pas un « environnement » extérieur à eux-mêmes ; ils défendent les milieux qui les font exister. Cette perspective transforme profondément la notion même d'intérêt politique : l'intérêt n'est plus une préférence subjective, mais un attachement vital.

Le livre développe alors une relecture radicale de la géopolitique contemporaine. Les conflits majeurs ne portent plus seulement sur des idéologies, des frontières ou des ressources, mais sur la possibilité même de maintenir des conditions de vie stables. Gaïa redistribue les rapports de force : certains territoires deviennent inhabitables, d'autres plus vulnérables, d'autres encore stratégiques. La Terre agit comme un acteur géopolitique silencieux mais décisif, bouleversant les catégories classiques de la souveraineté et de la puissance.

4.

La composition : au-delà de la souveraineté et du contrôle

Dans les dernières parties de l'ouvrage, Latour insiste sur la dimension politique de cette transformation. Faire face à Gaïa, ce n'est pas seulement adopter de nouvelles politiques environnementales ; c'est renoncer à une certaine image de l'humain comme maître et possesseur de la nature. Il s'agit d'apprendre à habiter un monde où l'action est toujours risquée, partielle, réversible, et où la responsabilité consiste moins à contrôler qu'à **composer**.

Le concept de **composition** constitue la véritable alternative latourienne aux catégories politiques modernes de domination, de maîtrise et de souveraineté. Dans la modernité, gouverner signifiait exercer un pouvoir sur un territoire, contrôler des ressources, imposer des décisions à partir d'un centre. Cette conception supposait un monde stable, prévisible, gouvernable par des instruments techniques et juridiques. Face à Gaïa, cette conception devient inopérante. La Terre ne se laisse pas gouverner comme un État. Elle réagit, résiste, produit des effets inattendus. La politique ne peut donc plus viser la maîtrise parfaite.

Composer, c'est agir dans un monde où les conséquences ne sont jamais entièrement prévisibles, où les acteurs sont multiples, hétérogènes, parfois incompatibles, et où aucune instance ne peut prétendre à une souveraineté absolue. La composition est donc une pratique politique patiente, expérimentale, réversible. Elle consiste à faire tenir ensemble des humains et des non-humains, des intérêts divergents, des temporalités discordantes. Elle ne suppose pas l'harmonie, mais la conflictualité assumée. Contrairement au consensus, la composition accepte que les accords soient provisoires, localisés, fragiles.

Conclusion

Ainsi, *Face à Gaïa* apparaît comme une œuvre profondément politique au sens fort : elle ne propose pas un programme, mais une transformation de notre imaginaire collectif. Là où *Nous n'avons jamais été modernes* dévoilait la fiction fondatrice de la séparation, *Face à Gaïa* montre ce qui se passe lorsque cette fiction se retourne contre nous. Gaïa n'est pas une solution ; elle est la condition à partir de laquelle toute solution doit désormais être pensée. Faire face à Gaïa, c'est accepter que la politique du XXI^e siècle sera une politique de la Terre, ou ne sera pas.

Ouverture

Cartographier ses attachements terrestres

Il nous semble que la notion de **Terrestres**, centrale dans l'ouvrage, permet de renouveler en profondeur la RSE. Comme on l'a vu, être Terrestre, ce n'est pas adopter une posture morale ou environnementale abstraite ; c'est reconnaître explicitement les attachements matériels qui rendent une activité possible. Pour une entreprise, cela signifie rendre visibles les sols, les écosystèmes, les infrastructures, les chaînes logistiques, les régimes climatiques et les territoires humains dont dépend sa création de valeur. De ce point de vue, la responsabilité ne se mesure plus uniquement en termes de conformité ou de performance extra-financière, mais en termes de capacité à prendre soin des conditions terrestres de son existence.

Cette redéfinition du rapport à la Terre entraîne un déplacement décisif de la notion de gouvernance. Gouverner une entreprise de manière responsable ne consiste plus seulement à arbitrer entre des intérêts économiques et des attentes sociétales, mais à organiser une délibération collective sur les attachements terrestres de l'organisation. Les parties prenantes ne sont plus seulement des groupes humains identifiables ; elles incluent des entités non-humaines — ressources en eau, qualité des sols, climat local, biodiversité, infrastructures — qui conditionnent directement la soutenabilité de l'activité. La RSE peut alors être comprise comme une tentative, encore inachevée, d'instituer ces attachements dans les processus de décision.

En insistant sur la nouvelle image de l'espace qui se dégage de *Face à Gaïa*, Latour permet également de repenser la notion de **territoire d'entreprise**. Le territoire n'est plus un simple périmètre d'implantation ou une zone de conformité réglementaire, mais un ensemble de relations dynamiques, souvent invisibles, entre des acteurs humains et non-humains. Une entreprise opère toujours sur plusieurs territoires terrestres à la fois : bassins versants, réseaux énergétiques, systèmes agricoles, infrastructures numériques, zones climatiques. Reconnaître cette pluralité territoriale conduit à dépasser une gouvernance centrée

sur le siège ou la chaîne de valeur formelle, au profit d'une gouvernance distribuée, attentive aux effets concrets des décisions à différentes échelles.

Ainsi, *Face à Gaïa* offre un cadre conceptuel puissant pour dépasser une RSE conçue comme supplément éthique ou simple outil de gestion des risques. Il invite à penser l'entreprise comme un acteur terrestre, responsable non seulement de ses résultats, mais de sa manière d'habiter la Terre. En mobilisant la notion de Terrestres et la nouvelle cosmologie qu'elle implique, la gouvernance d'entreprise peut être repensée comme un art de la composition avec des milieux fragiles, plutôt que comme l'exercice d'une souveraineté économique sur un espace supposé neutre. Ce déplacement ouvre donc la voie à une RSE véritablement transformatrice, capable de répondre à la profondeur de la crise écologique contemporaine.

À propos

LeDoTank

LeDoTank est une association dont la vocation est de chercher à combler le déficit de connaissance et de compréhension de ce que sont les entreprises moyennes ; déficit qui touche tous les champs : gouvernance, RSE, financement, performance sociale, etc.

LeDoTank s'inscrit dans l'écosystème des entreprises moyennes en initiant des projets qui associent entrepreneurs, experts et chercheurs pour mieux identifier leurs enjeux propres et chercher à mettre en avant leur singularité afin de proposer des solutions adaptées. Il s'agit de contribuer au renouvellement de leurs pratiques et d'informer les décideurs des règles du jeu sur les spécificités de ces entreprises.

Pour progresser dans ces différentes voies, leDoTank peut compter sur ses partenaires : ce sont des entreprises ou des organisations consacrant des ressources – financières et/ou humaines – à la recherche de réponses concrètes aux enjeux sociétaux qui touchent leurs marchés ou leur environnement direct, mais aussi plus largement, l'intérêt commun.

Contact leDoTank

Lorraine HARRIS
Déléguée Générale
Lorraine@ledotank.com

Nexia S&A

Nexia S&A est un groupe de 500 professionnels, dont 48 associés, spécialisé en audit, expertise comptable et conseil de la direction financière.

Le groupe et ses équipes apportent à leurs clients, PME, ETI et grands groupes, des solutions créatrices de valeurs dans les domaines comptables, financiers et ESG et les accompagnent pour les mettre en œuvre.

Nexia S&A cultive ses valeurs d'esprit d'équipe, confiance et compétence, et fonde son indépendance sur une totale maîtrise de son capital par ses associés et salariés.

Le groupe poursuit une stratégie de croissance maîtrisée fondée sur la présence de ses associés et managers sur le terrain, une offre de services évolutive, la généralisation du digital, une dimension internationale et le développement de la RSE tant en interne qu'au service de ses clients.

Nexia S&A exprime sa responsabilité sociétale dans sa gouvernance et ses pratiques managériales, et est très heureux d'accompagner leDoTank dans sa mission.

Contact Nexia S&A

Olivier JURAMIE
Associé – Directeur Général
o.juramie@nexia-sa.fr

La collection "Lu pour vous"

- n°1 : Les marchés à l'épreuve de la morale
- n°2 : La nouvelle question laïque. Choisir la République
- n°3 : Les relations marchandes face au don
- n°4 : Économie utile pour des temps difficiles
- n°5 : Peut-on penser une liberté sans abondance ?
- n°6 : La loi de 1905 n'aura pas lieu. Histoire politique des séparations des Églises et de l'État (1902-1908)
- n°7 : La gouvernance par les nombres
- n°8 : Le capital au XXI^e siècle
- n°9 : Refonder l'entreprise
- n°10 : Les Marchands et le Temple
- n°11 : La société selon Friedrich Hayek
- n°12 : Humanité. Une histoire optimiste
- n°13 : Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie
- n°14 : Printemps silencieux
- n°15 : La crise de l'État-providence
- n°16 : Enrichissement
- n°17 : Terre-Patrie
- n°18 : Temps, économie et modernité
- n°19 : Les révoltes du ciel
- n°20 : La Voie pour l'avenir de l'humanité
- n°21 : L'État ou la violence maîtrisée
- n°22 : Le capitalisme d'héritiers. La crise française du travail
- n°23 : L'impossible automation
- n°24 : L'État consacré par le risque
- n°25 : La 6^e extinction : Comment l'Homme détruit la vie
- n°26 : Le principe de solidarité
- n°27 : Le mythe du déficit. Vers une économie du peuple
- n°28 : La logique de l'honneur. Gestion des entreprises et traditions nationales
- n°29 : Représenter et gouverner. Une histoire de l'élection
- n°30 : Exit, voice, loyalty. Défection et prise de parole
- n°31 : Les désordres du travail. Enquêtes sur le nouveau productivisme
- n°32 : Une histoire des règles en Occident
- n°33 : La fabrique du consommateur. Une histoire de la société marchande
- n°34 : La naissance du principe de précaution. Responsabilité de l'avenir et avenir de la responsabilité
- n°35 : Le travail pressé. Pour une écologie des temps du travail
- n°36 : Penser les risques du progrès. Sociétés du risque et modernité réflexive
- n°37 : Le nouvel esprit du capitalisme
- n°38 : Les besoins artificiels. Comment sortir du consumérisme
- n°39 : De l'inégalité parmi les sociétés. Essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire
- n°40 : Peut-on faire de la nature un sujet de droit ?

- n°41 : La mort des sorcières et la mort de la nature
- n°42 : Le maniement des hommes.
Essai sur la rationalité managériale
- n°43 : Contre-atlas de l'intelligence artificielle
- n°44 : Le travail. Une valeur en voie de disparition ?
- n°45 : Les femmes ont toujours travaillé.
Une histoire du travail des femmes aux XIX^e et XX^e siècles
- n°46 : Les métamorphoses du paternalisme. Histoire, dynamiques et actualité
- n°47 : L'État ou la lisibilité du monde
- n°48 : Rompre le silence du monde.
Pour une écologie des sens et des relations
- n°49 : L'Âge du capitalisme de surveillance Les données, or noir du XXI^e siècle
- n°50 : Ni dieu ni IA. Une philosophie sceptique de l'intelligence artificielle
- n°51 : Conflits et résistances au travail
- n°52 : La Mystique de la croissance.
Comment s'en libérer
- n°53 : Tétranormalisation : défis et dynamiques
- n°54 : La condition terrestre.
Crise écologique et crise de la modernité